**Handball : Joël Abati, le Révérend des Experts**

[Athlètes de Dieu 1/6] Pour mettre Dieu au cœur des prochains Jeux olympiques et paralympiques de Paris, nous donnons cet été la parole à des sportifs qui n’ont pas seulement la gagne, mais aussi la foi. Premier épisode : le handballeur protestant Joël Abati, médaillé d’or aux JO de Pékin.

Par [Alexia Vidot](https://www.lavie.fr/auteur/alexia-vidot) - 05/07/2024 – La Vie

Mes coéquipiers de l’équipe de France m’appelaient le « Révérend » ! Dans mon souvenir, c’est Grégory Anquetil qui a trouvé ce surnom qui me fait encore sourire. Je dois avouer que ma foi, dont je parlais volontiers – elle fait partie de moi ! –, a d’abord intrigué et amusé mes camarades. Mais ils m’ont vite accepté tel que j’étais parce que je n’ai jamais voulu être le prosélyte du groupe. Je suis toujours resté discret, respectueux des convictions de chacun. Je laissais la porte ouverte, tout simplement. Et plus d’un a franchi le seuil !

Un guerrier redoutable sur le terrain

Il est ainsi souvent arrivé qu’on me demande de lire et d’expliquer des passages de la Bible – j’en avais toujours une dans mon sac de sport. Ou que l’un ou l’autre vienne discuter avec moi de sujets profonds, existentiels, qui le travaillaient. Le révérend est celui en qui on peut faire confiance, avec qui l’on peut être vrai, car on sait qu’il ne nous jugera pas, qu’il sera bienveillant, accueillant, capable d’écouter vraiment et de donner des paroles apaisantes. J’avais cette écoute-là je pense.

Mais attention : sur le terrain, j’étais un guerrier redoutable, tel David ! J’allais en avant quand la bataille faisait rage et je protégeais l’équipe, je l’aidais à se dépasser, à se fortifier dans l’épreuve. Et à la fin de certains matchs, je poussais le cri de la victoire, comme le peuple d’Israël après sa libération d’Égypte. Quand on a gagné le Mondial face à la Suède en 2001, je me rappelle avoir lancé un *« Alléluia »* que tous ont ensuite repris en chœur. Ou à Pékin, aux Jeux olympiques de 2008, après avoir battu l’Islande en finale, j’ai entonné un cantique qui commençait par *« Oh my Lord »* et les autres m’ont suivi. Même dans le car on avait notre rituel de chants.

Quand j’y pense, les Experts, qui étaient non croyants pour la plupart, étaient d’une ouverture magnifique.

Faire corps nous rend plus forts

Dieu n’a pas toujours eu une telle place dans ma vie. En Martinique, où je suis né dans une famille catholique d’origine modeste, j’allais à la messe avec mes parents uniquement parce qu’ils me disaient d’y aller. Je rigolais avec mes potes au lieu d’écouter le prêtre ! Malgré tout, j’entendais. La Parole faisait son travail en moi, sans que je m’en rende compte. Des graines étaient semées qui se déploieraient ensuite. À l’adolescence, certaines positions de l’Église catholique ont commencé à me gêner, sans parler de son implication dans la traite négrière… Et puis, de toute façon, j’avais autre chose en tête : le sport ! D’abord le foot, puis le hand avec très vite l’idée de devenir un sportif de haut niveau. Oui, j’avais déjà le goût de la gagne, et un caractère de vainqueur.

Le sport collectif a toujours eu ma préférence. On ressent plus de joie quand on gagne en équipe que tout seul. Et quand on perd, on est triste, certes, mais on pleure ensemble. Partager ces émotions intenses avec mes copains me transcendait, décuplait mes capacités et mes compétences. J’aimais appartenir à une communauté, à un corps où chaque membre a sa place, son rôle. Jouer chacun pour soi ne mène jamais à rien — regardez le PSG *(rires).*

La victoire est toujours le résultat d’un travail collectif et non pas le succès d’une seule personne. C’est pareil dans la société : faire corps, en prenant soin des plus faibles, nous rend plus forts. Jésus lui-même a composé une équipe avec ses apôtres, en vue d’un objectif commun, à savoir l’annonce de la Bonne Nouvelle !

En 1990, avec l’Espoir de Floréal, mon club de Fort-de-France, on a gagné le Championnat de France. L’entraîneur national m’a alors proposé de rejoindre le Bataillon de Joinville, en région parisienne. J’étais fier et heureux d’être le premier Martiniquais à venir jouer au handball en métropole. Mais ce déracinement n’a pas été facile… Ma famille me manquait. Étant un peu isolé, j’ai eu tout le temps de me poser des questions sur le sens de la vie : qui es-tu ? D’où viens-tu ? Où vas-tu ? Quel est ton rôle sur cette terre ? La foi m’est alors tombée dessus !

J’ai soudain ressenti le besoin de me tourner vers le Seigneur, de côtoyer de près Jésus-Christ et d’approfondir la Bible. J’ai tâtonné un peu jusqu’à découvrir l’Église adventiste où je me suis senti chez moi. Je suis protestant, mais je crois que la lumière de Dieu est portée par tous. D’ailleurs, quand ma mère vient en métropole, je l’accompagne à la messe avec joie.

Dieu, mon meilleur coach

Puisque Dieu s’était révélé à moi, je ne pouvais plus vivre comme avant, c’est-à-dire faire les 400 coups ! Il me fallait m’élever spirituellement, me montrer digne de l’appel que j’avais reçu. J’ai donc pris Dieu comme coach – c’est le meilleur ! Il a été d’un grand soutien dans mon cheminement. Sa présence à mes côtés m’a aidé à relever mille défis. Comme lorsque j’ai fait le pari du professionnalisme en signant au club du SC Magdebourg, dans l’ex-Allemagne de l’Est. C’était un saut dans l’inconnu, d’autant que je ne connaissais ni la langue ni la culture, et que j’étais le seul Noir de l’équipe et de mon quartier… Si ma période allemande – elle a duré 10 ans – a été l’une des plus belles dans ma carrière sportive, je le dois pour beaucoup au Seigneur. Ainsi qu’à ma femme, Paulette, et à mes deux filles, évidemment !

Il y a inévitablement des hauts et des bas dans toute vie sportive – comme dans la vie tout court. Les échecs, par exemple, ne sont pas faciles à encaisser, surtout quand on a horreur de perdre et c’est mon cas ! Il m’a fallu du temps pour comprendre que perdre, ce n’est pas reculer, mais au contraire avancer et grandir. L’adversaire qui est en face de moi n’est pas un ennemi, mais un allié, car c’est lui qui va m’aider à être meilleur en me révélant mes forces. Et puis c’est consolant de se dire que Dieu m’aime toujours et continue de croire en moi, même quand je n’ai pas atteint mon objectif ! Qu’il ne s’intéresse pas à moi pour ce que je fais, mais pour ce que je suis en profondeur. Il ne me réduit pas à mes performances. Celles-ci lui importent peu, tant que je donne le meilleur de moi-même pour faire fructifier les talents qu’il m’a donnés.

On ne peut pas louer Dieu quand on gagne des médailles et lui tourner le dos quand on connaît la défaite. Rester auprès de lui quoi qu’il arrive et jusqu’au bout, voilà le vrai, le bon combat, le seul qui mérite vraiment d’être mené. *« Heureux est l’homme qui demeure ferme dans l’épreuve ; car après avoir prouvé sa fermeté, il recevra la couronne de victoire, la vie éternelle que Dieu a promise à ceux qui l’aiment »* (Jacques 1, 12-15). J’aime beaucoup cette parole de Dieu, mais s’il me fallait en choisir une dans toutes les Écritures, ce serait le psaume 23 : *« Le Seigneur est mon berger, je ne manquerai de rien… »* Je le lisais, le méditais avant chaque match pour m’ancrer dans la paix et me donner de la force.

La tentation de la vaine gloire

Dieu m’a soutenu dans les difficultés, et il m’a gardé, protégé dans la réussite. Quand vous êtes à l’apogée de votre carrière sportive, que la presse vous adule, que les gens vous érigent en héros, voire en demi-dieu, vous risquez de vous croire surhumains. La tentation de la vaine gloire et de la toute-puissance est terriblement forte… Y ai-je cédé ? Oui, parfois, par orgueil sans doute, et par désir d’avoir l’amour du plus grand nombre. Mais Jésus a toujours veillé à me ramener sur terre, à me remettre à ma place de créature. La vie elle-même vous offre aussi des bonnes leçons d’humilité et vous rappelle ce qui est essentiel. Face à la pandémie du Covid-19 par exemple, on a bien vu que les infirmières, les caissières ou les professeurs jouaient un rôle bien plus important que les sportifs connus et reconnus.

Nos carrières sportives sont tellement éphémères ! Voyez : je suis devenu retraité à… 40 ans. Et je l’ai très mal vécu. Pour beaucoup d’entre nous, ce passage à la retraite est un véritable effondrement. Et pour cause : les compétitions, l’adrénaline, l’émulation, la reconnaissance médiatique… tout s’arrête et disparaît brutalement. Du jour au lendemain, je me suis senti inutile. Démuni. Même physiquement, je n’étais plus le même. J’ai ainsi sombré dans la déprime quelques mois, puis j’ai rebondi, grâce à ma famille qui m’a entouré d’amour et grâce à Dieu, qui m’a mené sur des voies nouvelles.

Je suis coach mental désormais, de l’équipe de France des métiers et de celle de billard notamment. Aux JO de Paris, j’aurai la joie d’être l’un des nombreux aumôniers des athlètes. En les écoutant et en les soutenant dans leurs besoins psychologiques et spirituels, je serai à nouveau, mais d’une autre manière, le « Révérend » !

Les étapes de sa vie
1970 Naît à Fort-de-France, en Martinique.
1995 Première de ses 204 sélections en équipe de France de handball (585 buts).
1997 Recruté par le club du SC Magdebourg, en Allemagne, où il reste 10 ans.
1998 Mariage avec Paulette, avec qui il aura deux filles, Paola et Chloé.
2001 Champion du monde en France.
2006 Champion d’Europe en Suisse.
2008 Médaillé d’or aux Jeux olympiques de Pékin.
2009 Champion du monde en Croatie.
2010 Prend sa retraite sportive.
2024 Publie *le Sport à l’image de la foi,* avec Émile Nicole (Bibli’O).

Ce que j’attends des JO de Paris
« Dans un monde déchiré par les guerres, par la mort de tant d’enfants innocents, les Jeux olympiques sont une formidable occasion pour promouvoir la paix par le biais du sport. C’est ça, l’esprit olympique, le vrai : montrer que les pays du monde entier peuvent se rencontrer au-delà de leurs différences à travers les mêmes règles. Je prie pour que JO de Paris ne soient pas un spectacle de la performance, mais une fête de la fraternité universelle. J’espère voir des images fortes comme lors des JO de Mexico, en 1968 : sur le podium, deux athlètes américains ont levé le poing pour manifester leur opposition à la ségrégation raciale aux États-Unis. »

Jean Bosco, le saint patron des handballeurs
Jean fait un songe à 9 ans. Il se retrouve au milieu d’une bande de galopins criant et blasphémant. Il veut les faire taire à coups de poing. «*C’est par la douceur et la charité que tu devras gagner tes amis que voici »,* lui dit un homme. Qui ? *« Le fils de celle que ta mère t’a appris à saluer trois fois par jour. »* De bêtes sauvages, les enfants terribles se transforment en agnelets. *« Voilà ton champ d’action »,* lui assure une *« dame d’aspect majestueux »*.

La graine de la mission a été semée dans le cœur du petit Piémontais. Dès l’âge de 11 ans, il organise des prestations dominicales dans la prairie qui dévale à l’ouest de sa maison, sur la colline des Becchi. Avant de courir sur les mains ou de sauter sur la corde comme un acrobate, le garçon prévient ses camarades : *« C’est à prendre ou à laisser. Mes tours sont pour ceux qui récitent le chapelet ! »* Quand il est ordonné prêtre à Turin, en juin 1841, Don Bosco ne compte pas cesser de mêler évangélisation et activités ludiques et sportives. Au contraire ! Il se rappelle la promesse qu’adolescent il avait faite à sa mère : «*Jamais les enfants ne me verront passer grave et distant à côté d’eux. »* Barthélémy Garelli en fait l’expérience le 8 décembre 1841 : au lieu d’être chassé de la sacristie où il rôde, le gamin des rues est accueilli par Don Bosco qui en prend aussitôt soin. Rapidement, d’autres garçons grossissent les rangs de son patronage.

Ainsi commence l’Oratoire qui, après quelques mois de pérégrinations, s’installe au Valdocco, faubourg malfamé de Turin. La cour de récréation y tient une place aussi importante que la salle de classe, les ateliers et même la chapelle ! *« Qu’on donne ample liberté de sauter, de courir et crier à cœur joie. La gymnastique, la musique, le théâtre, les sorties, favorisent la bonne santé, soit physique, soit morale »,* conseille le fondateur des Salésiens aux éducateurs d’hier et d’aujourd’hui.